

Raconter des hommes et des femmes saisis par la colère  
Pierre-Victor Haurens

*Tristesse de la terre*, le précédent livre d'Éric Vuillard, s'ouvre sur la mise en spectacle de l'Histoire : « Le spectacle est l'origine du monde ». Le spectacle est alors celui de la conquête de l'Amérique et donc aussi, fondamentalement, une profanation, car construit avec « des curiosités recueillies sur des morts », avec « ce qui fut dérobé sur des cadavres ». Comment, pour l'auteur, ne pas tomber dans le même écueil en se saisissant de la foule plus ou moins anonyme qui s'empara de la Bastille, le 14 juillet 1789 ? Comment se différencier de ces deux commissaires au Châtelet, Odent et Grandin, qui après l'émeute du 28 avril 1789 fouillent les cadavres (« les émeutiers sont soupçonnés de vol. On va donc leur faire les poches ») ?

Il semble avant tout qu'Éric Vuillard se propose non pas de mettre en spectacle, non pas de montrer ou encore d'« enseigner », mais de « raconter », un verbe qu'il répète plusieurs fois au début du récit. La différence se joue aussi bien dans l'objet du récit que dans la position de celui qui raconte. En effet, Éric Vuillard ne laisse pas penser que la prise de la Bastille n'a jamais été racontée. Mais, d'une part, il en modifie le sujet, des « grands hommes » à la foule des anonymes (car « nul n'a jamais écrit leur fable amère »), et, d'autre part, il cherche à ne pas s'approprier leur récit, à ne pas s'en faire « l'émissaire », un cas de figure qu'il repère chez Michelet. On lit : « Par un de ces grands envoûtements d'écriture, Michelet sépare le peuple [...] de son représentant, qui devient le véritable protagoniste de l'Histoire ». Or, un protagoniste, c'est un acteur de théâtre, le spectacle, la « scène », voilà ce que font les « représentants », ainsi de Poupart et Boucheron, deux soldats, qui, cherchant à quitter le « théâtre des faits », « donne[nt] le change », se font passer pour des révolutionnaires. Mais, significativement, la foule déchire leur costume, défait leur masque, ils arrivent à l'Hôtel-de-Ville « en lambeaux ». Ou, autrement dit : « La réalité dépouilla la fiction. Tout devint vrai. » (p.52).

Ensuite, *14 juillet* ne propose pas de « curiosités », de reliques, de restes momifiés d'une réalité passée : le récit n'est pas un musée. Au contraire, Éric Vuillard y multiplie les descriptions de moments où les objets figés de l'argent ou du pouvoir sont détournés, voire tout simplement détruits : « Le produit dérobé du travail doit être gaspillé, sa délicatesse meurtrie, puisqu'il faut que tout brille et que tout disparaisse. » Non, l'œil du récit suit bien plutôt les hommes et les femmes qui se rassemblent, qui s'échauffent, qui crient, qui réclament, qui se soulèvent. Ces êtres ne sont pas morts, ils ne dorment même pas (« On ne dormira plus, plus jamais »), ils sont insomniaques, ils sont vivants et on ne pourrait même pas les figer si on le souhaitait : « On avait le désir d'un autre corps, il fallait quitter sa mansarde, son pieu, et parcourir la ville sur ses jambes de sauterelle ». Ces corps, Éric Vuillard les appelle la foule, qui devient ainsi plus difficile de réduire à un objet, tant elle est vague et indécise, et surtout, mouvante.

De fait, ce qui meut le récit, c'est la mouvance même du peuple qui fait avancer l'Histoire : « savoir *jusqu'ou l'on peut aller*, ce qu'une multitude si nombreuse *peut faire*. » Ainsi, le livre semble n'être que l'histoire d'une foule faisant sans cesse face à des portes, des murailles, des ponts-levis même. L'espace est ici capital : le peuple est comme Paris, Paris comme le peuple, « c'est une masse, une foule, cohue grisante, une flopée, une multitude ». Cette foule, comme Paris, « change de forme et déborde toujours ». Cette foule toujours inchoative est mue non pas par la tristesse mais par la colère de la terre, colère souveraine. « La température [qui] monte » se cherche des mots, et l'un d'eux arrive : « Camille [Desmoulins] propose au peuple la colère ». Il parle à la foule parce qu'il semble être son propre mot, qu'il circule lui-même comme la foule se meut, il/elle est « électrique ».

Cette électricité on sait ce qu'il en advient, mais encore faut-il la suivre : elle passe. Comme ces personnages presque anonymes, « on l'oublie. [Elle] s'évapore. Son épopée n'a duré que quelques minutes. ». Plus loin, assez logiquement, elle prend feu et semble y trouver sa fin. Ou, encore mieux, comme dans un orage, elle éclate et provoque le « déluge ». Ainsi, comme pour l'expression « Pluie de papier », expression figée qu'Éric Vuillard remotive, de son sens métaphorique à son sens littéral, l'espace d'un instant, son récit aura ré-électrisé nos corps et notre mémoire, avant qu'on « saccage tout » et qu'à nouveau, « en quelques heures, ça ne ressemble plus à rien ».